

APPRENDRE À CONSOMMER

Caroline Henchoz, maître d'enseignement et de recherche au Département des sciences sociales de l'Université de Fribourg, responsable et coordinatrice de la recherche Saje (Socialisation économique: l'argent et les jeunes)

Historiquement, les jeunes n'ont jamais disposé d'autant d'argent. Pourtant, les études sur la manière dont ils en font usage sont inversement proportionnelles aux inquiétudes des adultes concernant leurs capacités à le gérer. Se fondant sur une recherche sur la socialisation économique en Suisse¹, cette contribution porte sur la manière dont les jeunes acquièrent – ou pas – les compétences nécessaires pour devenir des consommateurs efficaces.

Comment apprend-on à consommer?

«On ne parlait pas beaucoup d'argent dans la famille. Ce n'était pas tabou, mais c'était quelque chose pour les grands, puis toi, tu es un peu petit.»

Ces propos, que l'on pourrait attribuer à la plupart des jeunes interrogés, soulignent un élément central dans l'apprentissage de la consommation: la plupart des connaissances financières ne s'acquièrent pas par le biais d'une éducation explicite. Ce n'est pas un sujet que les parents et les proches abordent très souvent avec les jeunes. Ils vont plutôt privilégier l'apprentissage par la pratique en favorisant l'assimilation de savoir-faire par l'imitation et l'expérimentation. Par exemple, l'ouverture d'un compte épargne jeunesse sensibilise les enfants aux économies et leur permet de développer très tôt des compétences en la matière; l'argent de poche les initie à la manière de gérer et de dépenser l'argent; et plus tard, les petits boulots – souvent décrochés grâce au réseau familial – les renseigne sur les moyens d'obtenir des ressources financières.

De leur côté, les jeunes n'attendent pas passivement d'être instruits. Ils sont des acteurs à part entière de leur apprentissage. L'observation et l'écoute sélec-

tives leur permettent d'acquérir très tôt bon nombre de connaissances. Par exemple, les cadeaux reçus et les commentaires qu'ils entendent sur tel ou tel achat vont leur donner des informations sur la consommation appropriée à leur sexe, leur âge, leur classe sociale et leur culture. Ils vont observer le mode de vie de leurs pairs pour déterminer les biens désirables et se situer sur l'échelle sociale. Les dépenses des parents leur apprennent à distinguer celles qui sont prioritaires des autres, ce qui va influencer la manière dont ils vont ensuite gérer leur budget. Les réactions de leur entourage à leurs demandes d'achats vont leur faire comprendre que l'accès à certains biens dépend de leur capacité à les financer eux-mêmes, ce qui pourra les inciter à épargner ou à rechercher une activité rémunérée.

Apprendre que chaque argent a son usage

En s'initiant à la consommation appropriée à leur appartenance sexuelle, sociale et culturelle, les jeunes apprennent aussi qu'elle est un outil d'identification et de distinction sociale² qui évolue au fur et à mesure qu'ils grandissent. Ainsi, entre 18 et 25 ans, l'argent est surtout investi dans des dépenses qui favorisent la création de liens sociaux (sorties, loisirs)³.

«Pouvoir m'acheter des trucs qui étaient peut-être cons ou pas tolérés par mes parents avec mes sous à moi et pas avec les leurs.»

A l'instar de l'étudiante citée ci-dessus, les jeunes découvrent également très vite que tous les argents ne se valent pas. Selon sa provenance, l'argent a des significations différentes et il est assigné à des emplois bien spécifiques. L'argent reçu (argent de

poche, argent cadeau) est surtout affecté aux usages considérés comme légitimes par les donateurs alors que l'argent gagné par le travail est celui de l'autonomie. La liberté qu'on accorde aux jeunes de l'utiliser comme ils le souhaitent explique peut-être pourquoi la majorité d'entre eux vont rechercher des petits boulots dès l'adolescence.

Apprendre à épargner pour devenir un consommateur autonome

«Je me sens bien avec mon argent parce que je fais de l'épargne.»

Comme l'illustre cet apprenti, les jeunes sont loin de dépenser tout l'argent dont ils disposent. La pratique de l'épargne dès l'enfance conduit nombre d'entre eux à valoriser le sens de l'économie cher à leurs aînés. Les étudiants et les apprentis rencontrés mettent en moyenne chaque mois entre 1/4 et 1/3 de leurs revenus de côté. Et malgré des revenus inférieurs, les moins de 25 ans affirment être tout autant capables d'épargner au moins 400 francs par mois que les plus âgés^{***}. Si l'épargne est tant valorisée, ce n'est pas seulement pour ses fonctions de thésaurisation. C'est aussi un outil de gestion qui permet d'équilibrer le budget lorsque les rentrées d'argent sont irrégulières, ce qui est le cas pour beaucoup de jeunes. En ce sens, elle offre un accès à l'autonomie, car elle permet de financer sans aide des dépenses importantes ou encore de préparer son départ du foyer parental. Autrement dit, l'épargne permet d'acquérir progressivement le statut de consommateur autonome et adulte.

Apprendre à «bien consommer»?

Dans les programmes de littératie financière, l'éducation est souvent perçue du seul point de vue individuel, comme s'il suffisait de recevoir le savoir adéquat

pour «bien consommer». Or tous les jeunes ne sont pas égaux face à cet apprentissage. Pour apprendre à épargner, il faut avoir suffisamment d'argent à mettre de côté; pour tenir un budget, il faut avoir des revenus et des dépenses réguliers et planifiables ou encore être à l'aise avec l'écriture et le calcul. Pour les bas revenus, avoir une consommation rationnelle implique l'acceptation systématique des privations et un contrôle constant sur toutes les dépenses. En d'autres termes, devenir un consommateur compétent est bien moins accessible et exige bien plus de discipline et de sacrifice lorsqu'on vient de familles peu aisées financièrement et socialement.

Apprendre par l'expérimentation consiste aussi à apprendre de ses erreurs. Or, une même bétise due essentiellement à la méconnaissance du système fiscal (par ex. oublier d'annoncer immédiatement ses revenus aux autorités fiscales) aura des conséquences très différentes selon que l'on dispose ou non d'un réseau capable de nous aider financièrement ou dans les démarches administratives. Là encore, ces ressources ne sont pas également réparties entre les classes sociales. L'entraide financière est aussi importante dans les milieux défavorisés, cependant, elle prend une autre forme. Contrairement aux plus aisés, les jeunes en sont autant les bénéficiaires que les pourvoyeurs, comme le relève ce jeune à l'aide sociale:

«Moi, j'aide ma mère, elle m'aide, on s'aide. Finalement, ça revient au même.»

Dans les milieux défavorisés, les opportunités d'apprendre à «bien consommer» sont réduites, les jeunes n'ayant pas – ou moins – accès à certaines pratiques économiques valorisées socialement, comme

l'épargne. De même, leur marge de manœuvre est plus faible: ils ont moins droit à l'erreur que les autres et leur consommation ne dépend pas uniquement de la mise en pratique de compétences qu'ils auraient acquises. Davantage que chez les autres milieux, elle dépend des sollicitations de leur entourage. Ils ont par conséquent plus de probabilités d'avoir à gérer des incitations contradictoires: d'un côté, celles des autorités compétentes et légitimes (écoles, assistants sociaux, etc.) qui les encouragent à la parcimonie et de l'autre, celles de leurs proches qui sollicitent leur aide.

Créer des capacités identiques à mettre l'apprentissage en pratique

Si l'on considère que le savoir est socialement constitué, l'éducation financière, notamment à l'école, est un outil de justice sociale permettant à tous d'accéder aux mêmes connaissances. Cependant, cela ne suffit pas si chacun n'a pas les mêmes capacités de mettre ce savoir en pratique. Pour créer des capacités d'agir égales, il est nécessaire que l'éducation financière s'oriente vers moins d'ethnocentrisme et plus de pragmatisme. Moins d'ethnocentrisme, en intégrant les savoirs et les pratiques des divers milieux sociaux et en reconnaissant les jeunes comme acteurs de leur propre apprentissage, des acteurs agissant dans des contextes différents qui impliquent des choix, des compétences et des ressources différentes. Plus de pragmatisme, en orientant l'apprentissage sur les besoins des jeunes, des besoins qui varient selon les étapes de la vie et le milieu dans lequel ils vivent.

Pour en savoir plus:

* Recherche menée à l'Université de Fribourg (2013–2015) et financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) s'appuyant sur des analyses qualitatives et quantitatives. Pour en savoir plus: <http://fns.unifr.ch/jeunes-et-argent/fr>.

** Dubuisson-Quellier, S. 2009. «La consommation comme pratique sociale» in *Traité de sociologie économique*, édité par P. Steiner and F. Vatin. Paris: PUF: 749-797

*** Henchoz C., Wernli B., 2012, «L'endettement des jeunes est-il supérieur à celui des adultes en Suisse?», *La Vie économique*, revue de politique économique 1/2: 53-56, accessible en ligne en français et allemand: www.dievolkswirtschaft.ch/fr/editions/201201/pdf/Henchoz.pdf; www.dievolkswirtschaft.ch/de/editions/201201/pdf/Henchoz.pdf;

Henchoz C., 2013, «Transmission de valeurs», *Universitas*, Le magazine de l'Université de Fribourg, n° octobre: 34-36, accessible en ligne: www.unifr.ch/scm/pdf/uf/2014/uf01_13_14.pdf